

Chasse lasse

Aliénor Debrocq

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Debrocq, A. (2015). Chasse lasse. *Moebius*, (145), 31–36.

ALIÉNOR DEBROCQ

Chasse lasse

Je suis devenue étrangère à la jeune femme que j'ai été. J'ai gardé d'elle quelques images, dans ma mémoire, qui n'ont que peu de rapport avec la réalité de ce qu'elle fut. À chaque instant il me faut disparaître pour donner naissance à ce que je suis.

Nicole Caligaris, *Le paradis entre les jambes*

Nous sommes seules dans la cuisine à remplir les cartons. Ivan est sorti prendre l'air. On ne sait pas vraiment ce que ça signifie. J'ai dans la bouche un arrière-goût tenace : le pesto que nous avons préparé avec l'ail des ours cueilli à flanc de montagne, plus tôt dans la journée. Mes talons se sont enfoncés dans l'humus spongieux et je me suis tordu la cheville. J'ignorais tout de tes nouvelles activités jusqu'à mon arrivée. Cueillette sauvage, cuisine diététique, yoga. Quand je pensais à toi, je te voyais toujours dans ton grand bureau au musée. Ou dans ton petit appartement surplombant l'avenue des Alpes. J'étais loin de m'imaginer la cueillette, la marche, la montagne, cet homme qui s'appelle Ivan et que tu quittes, un peu, pas vraiment, en t'installant au dernier étage de la maison où vous vivez ensemble, mal, difficilement. Cette maison qui est la sienne mais que tu aimes tant que tu veux y rester, coûte que coûte.

J'ai déserté le colloque dans l'après-midi du second jour. Sans prévenir personne, sans dire au revoir. Ça ne me ressemble pas. Je t'ai appelée pour t'annoncer que j'étais libre plus tôt que prévu. J'avais dans la voix la peur et la joie des grandes retrouvailles. Tu m'as dit de prendre le train, le train de Lausanne à Bex, j'ai obéi, traversé Lausanne

à pied. Montées, descentes, étonnement toujours renouvelé dans cette ville si différente de la mienne. Le train a longé le lac, les coteaux du Lavaux, Vevey, Montreux, la riviéra suisse. Grandeur et décadence du thermalisme de la Belle Époque. Face à moi, un type lisait le journal, j'ai aperçu les titres : La Dame de Fer tire sa révérence à l'âge de huitante-sept ans. Margaret Thatcher est décédée dans la nuit. À la gare de Bex, tu m'attendais au volant de ta petite voiture, tu as dit : « J'ai repris la conduite il n'y a pas si longtemps, ne ris pas. » J'ai souri au son de ta voix. Combien de temps depuis la dernière fois. Trois, quatre ans ? Tu m'as serrée contre toi, j'ai senti tes nichons écraser ma propre poitrine toute plate. Tes nichons, plus gros que dans mon souvenir. Je n'ai pas posé de questions, pas encore, j'avais besoin d'un peu de temps pour retrouver notre rythme, notre ton, notre légèreté d'étudiantes. Comment vont tes parents ? Et ce colloque ? Tu as été brillante, comme toujours ? Aucune ironie dans ta voix. Après toutes ces années, tu penses toujours fermement que je suis la meilleure de notre promotion, de notre génération. Celle qui a réussi. Celle qui n'a pas lâché, qui s'est accrochée à la carrière académique avec succès, qui a prouvé à tous ces vieux croûtons machistes que les femmes aussi peuvent y arriver. Tu ignores sans doute ce que ça me coûte de m'être hissée jusque-là. Nous n'en parlons jamais. Je te laisse croire que je suis heureuse.

J'emballer les assiettes, les tasses, les bols, dans un grand silence, tandis que tu fais la liste des choses qui restent à emballer. Le retour aux gestes simples, au calme, dans cette maison de pierre au cœur du village, la nature environnante, toutes ces choses m'apaisent. Tu me trouves silencieuse, c'est ce que tu as dit lors de notre première soirée en ces lieux. J'ai souri, grimacé, bafouillé quelques mots qui ne voulaient rien dire. J'aurais aimé te raconter, moi aussi, le fil de ces dernières années. Te confier l'anxiété, la fatigue, les insomnies. Les mesquineries de couloir et mon ras-le-bol de l'université. Quinze ans. Quinze ans depuis la fin de nos études. Dix depuis la soutenance de ma thèse. Je regarde mes mains qui enveloppent la fragile porcelaine dans du papier journal, je les compare avec les tiennes. Nous avons vieilli. Notre peau est moins souple, moins

élastique, elle se fripe par endroits. L'as-tu remarqué toi aussi? À la radio, les portraits de Miss Peggy s'enchaînent. Les témoignages. Ils disent: Celle qui a changé la face de l'Angleterre. *She was a tigress surrounded by hamsters*. Ivan entre en coup de vent, annonce qu'il sera absent jusqu'au lendemain, qu'il nous cède les lieux. Il m'embrasse sur les deux joues, affirme qu'il a été ravi de me rencontrer, me serre le bras. Je ne sais pas quoi penser de cet homme, de ses manières ampoulées, de l'agressivité latente que je perçois sous son masque social. Sa présence me met mal à l'aise et je suis heureuse qu'il s'en aille.

Depuis mon arrivée, nous avons retrouvé notre intimité de camarades de chambrée, nos vieux trucs pour nous partager l'espace, la salle de bain, le lit trop étroit de la chambre d'amis. Je sens pourtant que quelque chose a changé. Nous évitons de nous regarder, de nous confronter à la nudité de l'autre, ma maigreur, tes excès de chair. Je peine à me rappeler la découverte de nos corps, comment nous avons appris à nous caresser, à nous faire jouir, à faire l'amour sans hommes. Nous aimions cela et nous en avons profité durant toutes nos années d'études, chaque fois que nous étions sans petit ami officiel. La liberté, la si grande liberté dans l'amour, dans le plaisir. Nous avons même songé à en faire un mode de vie, à trouver un ou deux hommes qui accepteraient de partager l'aventure avec nous. Le polyamour. Rien que le terme nous fascinait. Que s'est-il passé ensuite? Le retour à la norme, au cadre, notre remise de diplômes et ton premier poste à Genève, tandis que j'entamais l'ascèse de la thèse et rencontrais l'homme qui deviendrait mon mari. Je n'ose pas te demander si tu songes aux mêmes choses que moi. Tu n'as jamais partagé mon penchant excessif pour la nostalgie, cette langueur, cet abandon facile aux regrets, à la mélancolie. Que se serait-il passé si seulement j'avais fait ceci plutôt que cela. Si je m'étais adonnée au polyamour avec toi, au lieu de m'assécher le corps et l'esprit au fond de bibliothèques poussiéreuses aux chaises grinçantes. Mais la plus brillante, oui, la plus carriériste, certainement.

Dans la pénombre de la cuisine où nous dégustons un cépage du Lavaux, tu me confies que tu es enceinte, enceinte d'Ivan. Vous désirez tous deux cet enfant, même

s'il est probable qu'il grandira entre deux étages, papa au rez, maman au grenier. Mon cœur se serre tandis que je te félicite et t'embrasse. Pourquoi tu pleures? Je fixe la bougie, bois une gorgée de vin, débite mécaniquement le déroulement des choses, mes fausses couches, les examens, l'avis des médecins. Trente-sept ans, ce n'est pas tout jeune, disent-ils. Tu soupires. Ils disent n'importe quoi, nous avons le même âge. J'acquiesce. C'est ce que je pense moi aussi, même si je me l'avoue rarement. Le Chasselas délie ma langue. À demi-mot, je te confie mon épuisement dans le travail, dans la vie de couple, je dis: « Peut-être ne désirons-nous pas vraiment cet enfant. C'est autre chose, tout autre chose à quoi j'aspire aujourd'hui. Une liberté de pensée, de mouvement, qui nous semblait acquise quand nous avons vingt ans. Je me sens prisonnière de la vie que j'ai choisie et je t'envie tes choix, tes changements de direction, ton insouciance, ta capacité à aller de l'avant. Tu en avais marre des journées monotones, assise face à ton bureau, te voici reconvertie en femme sauvage, en arpenteuse des alpages. Où trouves-tu l'énergie de te recomposer, de te réinventer sans cesse? » Tu souris, dis que tu l'ignores, cela te vient naturellement, comme un mode de survie: le salut dans le revirement. Tu fredonnes cette chanson de Daniel Johnston que nous aimions tant. *Do yourself a favor: become your own savior*. Je vide la bouteille. Chasselas. Chasse lasse.

Nous gagnons ta nouvelle chambre, que nous avons fini d'aménager dans la journée. Nous inaugurons ton futon, côte à côte, main dans la main. Face à mon désarroi, ma tristesse soudain si présente, tu me chuchotes que nous avons le temps, encore pas mal de temps devant nous, pour poser des actes, prendre des directions nouvelles. Tandis que tu t'endors, je songe à ces images, ces images lisses et rondes qu'on avait dans la tête, voici quinze ans: images de femmes accomplies, épanouies, ambitieuses, amoureuses, mères. Images mentales, images de magazines, imprimées sur papier glacé. Portraits de femmes jeunes et belles aux couleurs vives. Sans m'en rendre compte, j'envisageais ma vie, ta vie, celle de tous nos amis, sur le mode du progrès: une ligne ascendante tendant à plus de clairvoyance, de sagesse, de générosité, d'ouverture au monde. J'étais pleine

de questions et d'incertitudes mais je croyais fermement que je glanerais les réponses en cours de route, qu'elles s'offriraient à moi sans résistance et que chaque épreuve rencontrée au fil du chemin me permettrait d'en sortir grandie. Cette vieille idée que ce qui ne tue pas rend plus fort, cette vieille idée a perdu sa pertinence. La ligne ascendante s'est muée en un trait chaotique. Une ligne de faille. Les images lisses et douces se sont brouillées, froissées, diluées dans le gouffre du temps. Chaque pas creuse un peu plus ma propre déchirure.

Le clair de lune m'offre un éclat de ta chevelure étalée sur l'oreiller. J'écoute ton souffle régulier. Le ciel s'est dégagé dans la soirée, dévoilant les premiers contreforts des Alpes. Demain il fera beau. Nous irons nous promener, nous planterons des graines de fleurs, de fruits, de légumes, des graines qui pousseront comme celle de ton ventre et qui, un jour, nous recouvriront tout entières. Nous serons dans l'ici et maintenant. Nous irons nous baigner aux thermes de Lavey, l'eau de source la plus chaude de Suisse, pour saluer la venue du printemps. Nous aurons sans doute, au cours de cette journée, de formidables éclats de rire.

